

Importation du PROGRES DU NORD. Prospectus à bas prix.

IMMEUBLES à vendre

Etudes de M Lucien DESROUSSEAUX, Notaire à Lille et de M TAQUET, Notaire à Roubaix.

A VENDRE

Le LUNDI 6 JUIN 1916, à deux heures, salle des adjudications des Notaires de Lille, 7, rue de Flandre.

VILLE DE LILLE

Propriété

comportant deux maisons à usage d'habitation et d'habitation.

MISE A PRIX : 20.000 fr.

A VENDRE

Maisons de Rentiers à LILLE

Etudes de M VANDEWALLE, Avoué à Lille.

A VENDRE

Terrains

Commune de Lambrecht

Un Grand Etablissement

à usage de brasserie dérivée d'usine.

Le BON GÉNIE

4, rue de Vieux-Marché-à-Montons, LILLE

LETTRES MORTUAIRES

PROSPECTUS AFFICHES

PROGRES DU NORD

27, Rue de Béthune, LILLE

Madame SERGEANT

Le BON GÉNIE

Les Deux Cousines

par M. Georges de BOISFORET

Feuilleton du 27 Mai

27

OFFRES ET DEMANDES d'emplois

Employé

On demande un EMPLOYÉ COURTIER, pour placer des machines à coudre et faire des réparations.

Grands Vins d'Anjou

Une Propriété

AVIS DIVERS

Dans tous les Cas

CONSULTEZ DE SUITE MME GAUQUIÉ

MAISON SPÉCIALE d'Accouchement

VENTES DIVERSES

Mlle MARIE-LOUISE

VENTE

Vieux Vins

OFFICE DES RECHERCHES

POUR SUITES

PAYE

CRÉDIT

LETTRES MORTUAIRES

PROSPECTUS AFFICHES

PROGRES DU NORD

27, Rue de Béthune, LILLE

Madame SERGEANT

Le BON GÉNIE

Les Deux Cousines

par M. Georges de BOISFORET

Feuilleton du 27 Mai

27

CONFIEZ VOS PETITES ÉCONOMIES

à L'ÉPARGNE POPULAIRE DU NORD

Société Régionale du Nord de la France

Siège social : LILLE, 5, Grande-Place, LILLE

EN DIX ANS SEULEMENT

elle constitue UN CAPITAL UNE DOT

PARTICIPATION À PLUSIEURS TIRAGES MENSUELS

Cotisation : 5 francs par mois

Maximum d'Avantages Maximum de Garanties

LA TISANE JAILLEU

C'est la Médecine végétale par les Plantes

Succès certain et garanti contre la constipation

Voulez-vous avoir

Commandez vos Imprimés

RETARDS d'ÉPOQUES

PREP sur sig. à tous dep. 3 fr.

École de Coupe

Madame SERGEANT

Le BON GÉNIE

Les Deux Cousines

par M. Georges de BOISFORET

Feuilleton du 27 Mai

27

Tiro - Lait, Biberons

SUCETTES et POIRES

G.-J. VIVIEZ

AUTOMOBILES

POUR 40 CENTIMES

POMMADE MOULIN

OPTIQUE MÉDICALE

BONVALOT

LA COMPAGNIE SINGER

MACHINES A COUDRE

LILLE

ROUBAIX

TOURCOING

GRANDS PRIX

7 GRANDS PRIX

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS ALLEMANDES

Exiger le nom Singer sur le bras et le bâti de la machine

LIVRAISON FRANCO PARTOUT; APPRENTISSAGE GRATUIT

14 Février

tout supporter. Meis elle, pourquoi fallait-il que dans sa faiblesse — elle ne fut pas épargnée ?

Pour lui, et par lui, elle avait assez, elle avait trop souffert déjà !

Il l'exhortait une fois de plus au courage et faisait appel à la vaillance dont elle avait fait preuve tant de fois.

Et il avait répondu avec une anxiété véritable la réponse de la jeune fille.

Ensuite elle, il se sentait si coupable ! C'était par sa faute à lui qu'elle était si malheureuse.

Ce soir-là, vers sept heures, il revenait des chantiers de construction installés à l'extrémité même de Bédry — transformé en une vaste usine dont les hautes cheminées jetaient un nuage épais de fumée — lorsque le facteur — qui l'avait rencontré dans la rue de l'endroit — lui tendit une lettre.

Il s'en empara vivement. Bon soir, Frédéric ! C'était sans doute Simone qui lui envoyait.

Il regarda la suscription. Et aussitôt son visage prit une expression d'étonnement.

Non, cette longue écriture masculine — très droite, très ferme — n'était pas celle de la jeune fille.

Pourtant elle lui était également familière. Il l'éd — du premier coup — reconnut sans hésiter.

C'était Gaston qui lui écrivait. Que lui disait son frère !

Dés que le facteur se fut éloigné d'un geste furtif, Frédéric rompit le cachet. Mais à peine eut-il porté les yeux sur le papier, qu'il fut à coup tressaillé dans sa main, qu'il se sentit ébranlé, tandis que, une fois, deux fois de suite, comme

il doutait de la réalité, il rehalet les lignes qui lui semblaient tracées en caractères fulgurants.

Les trois lignes ci-dessous :

Je quitte la France. Deux jours après que tu auras reçu ce mot, je t'en rejoindrai à Bédry.

— Gaston s. Ah ! ça, voyons, lui, Frédéric, se révoltait !

Il avait bien toute sa loyauté d'esprit. Gaston quittant ainsi la France, venait le retrouver en Russie... une chose pareille était possible !

Que se passait-il donc ? Pour prendre une décision aussi inattendue, il fallait que les événements aient été très graves.

Dans leur brève, dans leur conclusion brève, ces trois lignes en disaient davantage que de longues phrases.

C'était un désastre que les avait écrites. Elles laissent le champ ouvert aux plus suppositions.

Etait-ce le fait d'avoir été contraint de quitter la France, d'abandonner — contre son gré — une carrière où il avait rêvé de s'élever... qui poussait Gaston à cette résolution extrême ?

Non, certes. Quelques semaines, quelques heures de travail qu'il en eût éprouvés — car son frère était si solide comme d'autres n'avaient été — vain ou aride — qui, quelque douleur qu'il

eût éprouvée de l'abandonnement de ses lignes les plus légitimes, cette douleur n'était pas suffisante pour expliquer la conduite de l'ancien lieutenant de cuirassiers.

Et puis, c'est au lendemain même de son départ de l'armée que le jeune homme eut pris cette détermination.

Or il s'en avait rien fait. Des mois s'étaient écoulés. Jamais son frère n'avait manifesté l'intention de quitter son pays.

Pour qu'il le fit aujourd'hui, c'était donc que la vie lui-même lui était devenue insupportable.

C'était donc qu'il lui était impossible d'y séjourner plus longtemps. Impossible ?

Mais pourquoi ? L'on ne s'explique — généralement — que lorsqu'on est réduit à la dernière extrémité. Lorsque la misère vous pousse, la misère — ou bien ce qui est plus encore, peut-être — une immense détresse morale.

Or, Frédéric se rappelait dans quel état effrayant de détresse il avait laissé à Paris, son frère, le veille du mariage de Marcel avec Jacques Burges.

Depuis, s'était-il guéri de son mal d'amour ? Avait-il oublié ? Non, hélas ! Chaque jour, chaque heure était pour lui — l'ingénieur le savait — une lente, une atroce agonie.

Et c'était là — certainement — la cause pour laquelle le malheureux s'était dégoûté de la France. Sans espoir de retour peut-être ! Frédéric demeurait aux côtés de Bédry, dans une maison isolée, ancienne, tombant de vétusté, et qui, en outre, avait été une sorte de refuge où s'étaient réfugiés les convalescents de la guerre.

demande — politique et autres — qu'on déportait en Sibérie.

Les lignes étaient froid, mal cises, et je voyais qu'il souffrait en lisant l'hiver, ébranlé les murs qui un miracle d'équilibre semblait menacer de tomber.

Seul, le rus-de-chausse était encore habitable. Une vieille femme, Mirka, humide et dévouée, à la face osseuse, aux pommettes saillantes, et dont les yeux légèrement obliques traînaient — comme chez la plupart des Russes de la frontière — une origine asiatique, s'occupait du ménage de l'ingénieur, préparait ses repas.

Elle avait pour son maître la soumission de l'esclave. C'était une pauvre créature presque primitive et sans intelligence. Frédéric la traitait avec beaucoup de douceur.

Ce samedi-là, il était rentré tard des chantiers et s'exerçait au surveillance. Il était las, triste et déprimé, triste infiniment.

Jamais Texti ne lui avait paru si pénible. L'image de Simone, du petit Marcel, flottait devant lui à travers un brouillard de larmes.

Et il se disait que de longs mois, de longues années peut-être passeraient encore avant qu'il les revît, si même il les revoyait jamais, hélas !

Les travaux du chemin de fer étaient en bonne voie d'exécution. Dans un certain laps de temps tout serait fini. Alors on le remerciait. Il devait se mettre en quête d'un nouvel emploi, d'un emploi qui — comme celui qu'il avait à l'heure présente — lui procurerait juste de quoi subsister misérablement.

Et puis il avait un autre sujet d'inquiétude... Gaston avait écrit : Dans quarante

heures, je serai auprès de toi. Or, trois jours s'étaient écoulés, et Gaston n'était pas là.

Quoignif est-ce retard ? Le jeune homme avait-il renoncé à son projet ?

Restait-il délinquamment à Montmorancy ? Ou bien — à la dernière minute — des complications étaient-elles survenues encore ?

Privée de ses deux fils qu'allait faire leur mère ? La pauvre veuve, elle aussi, devait pleurer bien souvent en secret, elle aussi devait maudire ceux qui étaient responsables de tout le mal : Pierre Sarkis et Jacques Burges.

Il avait bien fait que se marier lui avouât la vérité. Toute la vérité.

Et il ne doutait pas que l'infirme reprochât les ordres barbares qui avaient eu pour effet la fermeture du pensionnat de la rue de la République.

La famille de madame Maroy. Cette famille était l'œuvre du mari de madame Maroy.

14 Février